De haut en bas *from top:* **Roya Heydari. De la série *series* l'École.** 2021. Photographie. **Stop Wars.** Vue de l'exposition *show view* Magasins généraux, 2022. À gauche *left* Sasha Zaitseva, Mat', 2022, installation. (Ph. Roya Heydari)

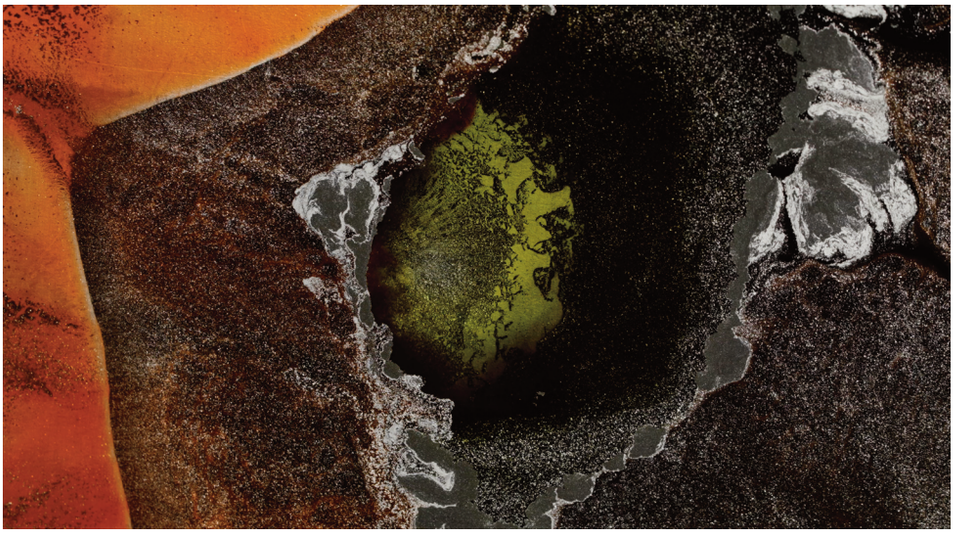
L'ATELIER DES ARTISTES EN EXIL

Laurent Perez

Depuis 2017, l'Atelier des artistes en exil accompagne des créateurs ayant dû fuir leur pays et ayant trouvé refuge en France. Les 11 et 12 mai prochains, il ouvrira une « galerie éphémère » dans ses locaux de la rue d'Aboukir, à Paris (précédée, le 11 au soir, d'une « party en exil » en musique).

■ Depuis 2017, l'Atelier des artistes en exil (AAE) permet à des créateurs ayant dû fuir leur pays d'exercer leur art. Dans ses locaux parisiens, peintres, auteurs, photographes, vidéastes et performeurs, originaires des quatre coins du monde, ont accès à un atelier et un appui technique, mais aussi à un accompagnement dans leurs démarches administratives et leur insertion professionnelle. L'association multiplie les initiatives en ce dernier sens – résidences, expositions collectives, partenariats – afin de permettre à ses membres de continuer et développer leur carrière ; l'exemple de Kubra Khademi, première artiste accueillie par l'AAE à son ouverture et aujourd'hui largement reconnue et médiatisée, est encourageant. En associant les dimensions sociale et culturelle, l'AAE répond d'abord à la nécessité de « ne pas séparer l'individu de l'artiste », pour citer sa directrice et co-fondatrice Judith Depaule. Au-delà des destins individuels, et quand bien même l'art de ses membres ne serait pas explicitement « engagé », l'Atelier répond bien à une intention politique : il s'agit, d'une part, de permettre à la vie culturelle de leurs pays d'origine de se poursuivre en diaspora, mais aussi de mettre des visages sur une cause tragique – celle des migrants – qui sombre peu à peu dans l'indifférence.

En France depuis 2021, la photographe afghane Roya Heydari semble illustrer un idéal-type de l'artiste en exil. Ses compositions sensi-



Kaveh Kavoosi. Enharmonique I. Depuis *since* 2021. Vidéo

bles et son regard empathique servent intelligemment la vocation documentaire de ses images. Mais, dans son pays, une jeune femme qui représente aussi puissamment l'activité des hôpitaux, la condition des réfugiés et la vie quotidienne des habitants, hommes et femmes, filles et garçons mêlés, fait évidemment exploser les conditions de possibilité de sa pratique. Il en va de même du jeune peintre birman Richie Nath : depuis le coup d'État de février 2021, toute pratique indépendante est devenue impossible en Birmanie, quand bien même elle n'adopterait pas l'iconographie orientaliste ou homoérotique qu'il retourne aujourd'hui contre la junte.

Qu'est-ce qui rend un art *politique* ? Parmi les 400 à 500 artistes inscrits à l'Atelier, certains ont rencontré la censure. Pour de nombreuses femmes, l'exercice d'une pratique artistique dans une société patriarcale suffit à motiver leur départ. Telle, par exemple, la Palestinienne Duaa Qishta dont le projet *Bicyclette*, composé de peintures, dessins et collages, a pour thème principal le vélo, interdit aux femmes à Gaza. Le style épique de Géricault, dont elle détourne les œuvres avec une vraie virtuosité d'exécution, affirme, non sans malice, le caractère révolutionnaire de sa revendication.

RÉVOLUTION ESTHÉTIQUE

D'autres démarches rappellent davantage peut-être les modalités de l'art politique occidental. L'artiste et activiste russe Dima Green participe ainsi à différents collectifs de réduction des risques, de sensibilisation ou de soutien auprès d'usagers de drogues. Son médium – des portraits, dessins ou « vitraux » au moyen d'une sorte de chatterton de différentes couleurs, dont la vitalité expressive situe son travail au voisinage du *street art* – est aussi démocratique que ses thèmes. Originaire de Donetsk, la Russo-Ukrainienne Sasha Zaitseva mobilise les formes du masque et de la couronne pour mettre en scène des identités bricolées, composites, contradictoires. Ses motifs sont profondément ancrés dans ses références culturelles : le thème du masque fait ainsi signe en direction d'un lointain héritage païen, en contradiction avec le dogme orthodoxe qui interdit de se couvrir le visage.

Pour l'exposition *Stop Wars*, 5e édition du festival de l'AAE Visions d'exil (1), Sasha Zaitseva a imaginé une installation composée d'une forme matricielle suspendue, évoquant un organe interne, à l'intérieur de laquelle les visiteurs pouvaient glisser leur tête : ils y découvraient un univers réconfortant, où résonnaient les paroles apaisantes de mères russes et ukrainiennes, adressées à des enfants. Née dans le contexte des bombardements russes sur les villes ukrainiennes, l'œuvre témoigne de ce que l'exil fait à l'art. Car « l'exil change les pratiques », observe Judith Depaule. Du fait des conditions matérielles, bien sûr, mais surtout par tout ce que l'exil – le voyage parfois long et éprouvant, les difficultés de l'arrivée, l'inscription dans la longue indétermination d'un éloignement peut-être définitif, mais aussi les possibilités offertes par de nouvelles rencontres – déplace dans l'imaginaire d'un créateur. Mieux accompagnée qu'en Afghanistan, Roya Heydari a ainsi élargi sa pratique à l'installation ; en septembre 2022, elle a exposé à la Cité internationale des arts un ensemble de tentures sur lesquelles étaient projetés textes et images en hommage aux victimes d'attentats dans son pays. Originaire de la région iranienne du Sistan, où les femmes n'ont pas le droit de chanter, Hura Mirshekari a quant à elle fondé à Paris le groupe Aïka, où elle incarne la première voix féminine sistanie. D'autres, au contraire, renoncent peu à peu à leur pratique – soit que la source de leur créativité se soit tarie, soit parce qu'« il faut bien vivre » et parfois pouvoir soutenir les proches restés au pays.

Chez l'Iranien Kaveh Kavoosi, connu dans son pays sous les espèces d'un peintre relativement académique, l'exil a suscité une révolution esthétique. Privé de son atelier, de ses assistants et de ses réseaux, il a entrepris une carrière de vidéaste expérimental, dont les premiers résultats ne peuvent qu'impressionner. Inspiré d'une savante méditation de Lucrèce, son film *Enharmonique I* (en cours) montre, considérablement agrandies mais en temps réel, les réactions de gouttes colorées sur une petite plaque de métal, sur fond des compositions électroniques de l'artiste, également musicien. En résulte une sorte d'opéra abstrait, au suspens haletant, évoquant moins la cyclicité psychédélique qu'un vaste récit cosmique, ou mythique – quelque chose comme la création du monde. Expression, consciente ou pas, de l'ébranlement total que subissent ceux qui sont contraints de chercher à l'étranger les conditions de leur survie. ■

1 Magasins généraux, Pantin, 9-16 novembre 2022.

Laurent Perez est critique littéraire, critique d'art et traducteur littéraire.

Since 2017, L'Atelier des artistes en exil has been accompanying creators who have had to flee their country and who have found refuge in France. On May 11th and 12th, it will open an "ephemeral gallery" on its premises on Rue d'Aboukir in Paris (preceded by a musical "party in exile" on the evening of the 11th).

Since 2017, L'Atelier des artistes en exil (AAE) has enabled creators who have had to flee their countries to practice their art. On its Parisian premises, painters, authors, photographers, videographers and performers from all over the world have access to a studio and technical support, but also to assistance in their administrative procedures and their professional integration. The association has stepped up its efforts in the latter sense—residencies, group exhibitions, partnerships—in order to enable its members to continue and develop their careers. The example of Kubra Khademi is encouraging: as the first artist welcomed by the AAE when it opened, she is now widely recognised and publicised. By combining the social and cultural dimensions, the AAE foremost responds to the need to "not separate the individual from the artist," to quote its director and co-founder Judith Depaule. Beyond individual destinies, and even though the art of its members is not explicitly "engaged," L'Atelier is driven by a political ambition: on the one hand, to enable the cultural life of the artists' countries of origin to be pursued in the diaspora, but also to give a human face to a tragic cause—that of migrants—which has gradually been sinking into indifference.

The Afghan photographer Roya Heydari, who has been in France since 2021, seems to

Duaa Qishta. Bicyclette. 2020. Huile sur toile *oil on canvas.* (Ph. Sara Farid)

illustrate an ideal-type of the artist in exile. Her sensitive compositions and her empathic gaze intelligently serve the documentary vocation of her images. But in her country, a young woman who so powerfully represented the activity of hospitals, the condition of refugees and the daily life of the inhabitants, men and women, girls and boys combined, naturally exploded the conditions of possibility of her practice. The same goes for the young Burmese painter Richie Nath: since the coup d'état in February 2021, any form of independent practice has become impossible in Burma, even ones that do not adopt the Orientalist or homoerotic iconography that the artist is now turning against the junta.

What makes art *political*? Some of the 400 to 500 artists registered at L'Atelier have encountered censorship. For many women, the practice of art in a patriarchal society is motivation enough for their departure. The Palestinian Duaa Qishta, for example, whose *Bicyclette* project, composed of paintings, drawings and collages, centres on the bicycle, which is forbidden to women in Gaza. Not without malice, the epic style of Géricault, whose works she subverts with true virtuosity of execution, asserts the revolutionary nature of her claim.

Other approaches are perhaps more reminiscent of the methods of Western political art. The Russian artist and activist Dima Green takes part in various groups for risk reduction, awareness raising and support for drug users. Her medium—portraits, drawings or "stained glass windows" made using a kind of insulating tape of different colours, whose expressive vitality places her work in proximity to street art—is as democratic as her themes. The Russian-Ukrainian artist Sasha Zaitseva, originally from Donetsk, uses the forms of the mask and the crown to stage composite, cobbled-together and contradictory identities. Her motifs are deeply rooted in her cultural references: the theme of the mask gestures to a distant pagan heritage, in contradiction with the orthodox dogma that forbids covering one's face.

AESTHETIC REVOLUTION

For the exhibition *Stop Wars*, the 5th edition of the AAE festival entitled Visions d'exil, (1) Sasha Zaitseva imagined an installation composed of a suspended matrix shape, evoking an internal organ, into which visitors could slip their heads: they then discovered a comforting universe, resonating with the soothing words of Russian and Ukrainian mothers addressed to children. Created in the context of the Russian bombing of Ukrainian cities, the work bears witness to what exile does to art. Because "exile changes practices," as Judith Depaule observes. Owing to the material conditions, of course, but above all to what exile displaces in the imagination of a creator—the sometimes long and trying journey, the difficulties upon arrival, the inscription in the long indeterminacy of a potentially definitive remoteness, but also the possibilities offered by new encounters. Roya Heydari, who is now better supported than she was in Afghanistan, has thus expanded her practice to include installations. In September 2022, she exhibited a collection of hangings at the Cité internationale des arts, onto which she projected texts and images in tribute to the victims of attacks in her country. Hura Mirshekari, from the Iranian region of Sistan, where women are not allowed to sing, has founded the Aïka group in Paris, where she embodies the first female Sistani voice. Others, on the contrary, gradually give up their practice—either because the source of their creativity has dried up or because "one has to live" and sometimes be able to support loved ones who have stayed behind.

For the Iranian Kaveh Kavoosi, who was known in his country as a relatively academic painter, exile sparked an aesthetic revolution. Deprived of his studio, his assistants and his networks, he embarked on a career as an experimental videographer, with unquestionably impressive first results. Inspired by a learned meditation by Lucretius, his film *Enharmonique I* (in progress) shows the reactions of coloured drops on a small metal plate, considerably enlarged but in real time, against a backdrop of electronic compositions by the artist, who is also a musician. The result is a kind of abstract opera, breathtakingly suspenseful, less evocative of a psychedelic cyclicality than of a vast cosmic or mythical narrative—something like the creation of the world. An expression, conscious or otherwise, of the total shock experienced by those who are forced to seek the conditions of their survival abroad. ■

Translation: Juliet Powys

1 Magasins généraux, Pantin, Nov. 9th-16th, 2022.

Laurent Perez is a literary critic, art critic and literary translator.